

Un jour, l'amour s'arrête et voilà ! Ça arrive comme ça, un mercredi, sans prévenir. Tu es là, à côté de lui, en train de regarder *Avis de recherche*, en pyjama en polaire et grosses chaussettes antidérapantes, et tu te tournes vers lui avec l'impression de le voir pour la première fois : il est en train d'enfiler une fournée de pâtes l'une après l'autre, les yeux vissés sur l'écran, et tu te rends compte que cela ne le fait plus, mais plus du tout. Que tu ne supportes pas de rester une minute de plus assise sur ce canapé avec ton pyjama en polaire et des chaussettes antidérapantes.

Oh ! bien sûr, tu as beaucoup d'affection pour lui. S'il avait besoin d'un don de rein, tu lui en donnerais un sans hésiter d'un poil, mais c'est là tout le problème : tu préférerais lui donner un rein qu'une autre partie de toi... Pourquoi ? Parce que, je le répète : un jour, l'amour s'arrête et voilà !

Dans les films ou dans les livres, on ne te dit pas que ça se produit aussitôt après la fin du générique. Parce que, si tu veux vraiment savoir la vérité, Richard Gere n'a jamais cessé de reprocher à Julia Roberts d'avoir battu le trottoir du Sunset Boulevard. Julia Roberts en a eu marre au bout de dix minutes de rester sur cette saleté de banc dans le square glacial de Notting Hill avec Hugh Grant, et Richard Gere n'a jamais pardonné à Susan Sarandon de l'avoir obligé à renoncer aux leçons de danse avec Jennifer Lopez. C'est la vie ! Il n'y a pas de fin heureuse, seulement une fin. Alors, tu en viens à fantasmer sur tous les corps mâles qui gravitent autour de toi, sauf sur celui qui gît à

tes côtés toutes les fichues nuits. Tu te sens coupable, mauvaise et frustrée, et tu voudrais te convertir au shintoïsme pour ne plus te sentir coupable, mauvaise et frustrée. Mais tu n'y peux rien, ça finit comme ça a commencé. Tu le regardes, tu lui veux beaucoup de bien, mais tu ne l'aimes plus. Parce que la frontière entre l'affection, aussi forte soit-elle, et l'amour est incroyablement ténue. La séparation des deux est l'opération chirurgicale la plus complexe jamais pratiquée sur un cœur humain. Alors, quoi ? À présent que vous êtes ensemble depuis plus de six ans, que vous avez les mêmes amis et un compte joint, que vous passez toutes vos vacances à deux, toujours au même endroit, tout ça sans aucune perspective de changement..., tu fais quoi ?

Non, sérieusement, tu le quittes ? Et pourquoi ? Comme ça, sans véritable raison ? Parce que, crois-moi, le fait de ne plus aimer quelqu'un qui te vénère comme une reine est un mobile un peu faible ! En fait de raison, tout le monde te prendra pour une folle et tout le monde te dira : « Crois-tu que tu peux en retrouver un autre comme ça ? »

D'ailleurs, toi aussi, au fond, c'est ce que tu ne cesses de te dire. C'est là toute l'arnaque. Parce qu'Edoardo est ce type de mec dont toutes les filles rêvent lorsque, dès l'école élémentaire, elles dressent la liste des qualités idéales : il est romantique, drôle, fidèle et honnête, le genre de type capable de croiser Gisele Bündchen sans battre d'un cil, qui n'est jamais de mauvaise humeur et qui ne se dispute jamais parce qu'il ne supporte pas les conflits, et que, plutôt que de te voir te fâcher, te demande pardon pour quelque chose qu'il n'a pas fait. De ceux qui répondent toujours que « ce que tu veux, c'est parfait », et qui, depuis l'instant où tu te lèves, les yeux collés, l'haleine fétide ou les cheveux en balle de foin, t'affirment que tu es la plus belle femme du monde et qu'ils y croient vraiment.

Tu comprends l'arnaque maintenant ? Cette angoisse qui te noue l'estomac ? Un type comme ça, tu ne peux décemment pas le quitter parce qu'il représente tout ce dont tu as toujours rêvé.

En même temps, tu sais parfaitement qu'un homme qui te traite comme une statue de porcelaine enfermée dans une vitrine en verre à l'épreuve des balles et qui t'aborde avec des

gants de velours t'empêche de progresser et t'entraîne lentement vers le fond, vers l'abîme d'une non-vie. Au lieu d'un compagnon, d'un complice, d'un amant, il se transforme peu à peu en aide-soignant ! Un bourreau travesti en bon Samaritain qui, au lieu d'exprimer son point de vue au risque de s'opposer à toi, préfère jouer les paillasons et étouffer toute divergence, toute différence, tout enthousiasme... Jusqu'à ce que la mort vous sépare...

J'avais pourtant espéré de toutes mes forces que ce serait vraiment l'amour pour toujours, parce que l'idée d'avoir trouvé ma moitié était si rassurante, si définitive. Fini de dîner seule sur le canapé avec l'assiette sur les genoux, les amis qui te présentent le minable du jour (un type, bizarrement, encore célibataire à quarante-trois ans), les verres dans les mêmes bars, toujours les mêmes, fini cette pseudo-satisfaction : j'avais enfin sauté le pas et j'étais arrivée saine et sauve en haut de la montagne depuis laquelle, du sommet de mon incomparable félicité, je contemplais mes amies célibataires avec une tendre compassion tout en déchirant ma carte du « Club des relations compliquées ».

Enfin quelqu'un qui ne prend pas la fuite au petit matin, qui t'appelle pour te dire que tu lui manques, qui te fait rire, qui t'accepte pour ce que tu es sans essayer de te changer, qui pense comme toi pour tout ce qui importe, qui partage tes goûts et tient pour acquis que la vie à deux commence par de nombreux voyages chez IKEA.

J'ai connu des années de lune de miel, c'est vrai. Une lune de miel que j'estimais mériter pleinement après les déceptions et les humiliations subies dans les vingt dernières années. Sauf que, bien sûr, rien n'est éternel. Le jour venu, le Club Med te prie de libérer la chambre, de rendre les peignoirs moelleux en éponge, sans oublier de te présenter une facture plus que salée. Alors, tu tournes les yeux vers celui que tu considères comme l'homme de ta vie et tu as l'impression de le voir pour la première fois, hypnotisé par la télévision, la fourchette en l'air, la bouche ouverte. Est-ce que tu avais des peaux de saucisson devant les yeux ou quoi ? Soudain, même en plein hiver, tu meurs d'envie

d'ouvrir la fenêtre toute grande parce que tu as brusquement et désespérément besoin d'air, d'aventure, de passion, de vie, de jalousie, de querelles et de réconciliations, mais surtout...

AAAAAARRRRGHHHHHH ! Tu as désespérément besoin de S.E.X.E. !

Voilà, je l'ai dit ! Tu as surtout besoin de sexe sauvage, de sueur et d'indécence, alors que..., ben, rien. Rien depuis des années. Parce qu'on se connaît trop bien, parce que, au fond, ce n'est plus nécessaire, parce que, pour finir, ça te paraît pénible de retirer le pyjama en polaire. Je ferais n'importe quoi pour sentir à nouveau cette langueur dans l'estomac que j'éprouvais à seize ans. Même cinq minutes. Ce n'est pas triste, ça ? Mais si ! Alors, qu'est-ce qui me retient de le quitter ? Tout. Il est adorable, gentil, fiable, en un mot « dévoué ». C'est ça qui me rend dingue, il est tout trop : trop gentil, trop prévenant, trop dévoué, et, depuis que je le connais, il n'a pas changé d'un iota. Il est aussi solide qu'un monolithe de Stonehenge, aussi immuable qu'un phare dans la tempête, perpétuellement collé à son fauteuil avec son journal, été comme hiver, printemps comme automne, quel que soit le gouvernement en place, le présentateur de l'Eurovision ou le vainqueur de la Coupe du monde.

Ce n'est pas maintenant que je vais m'en sortir avec le cliché habituel qu'il « devrait changer ». Non, c'est trop facile ! Je ne veux pas qu'il change, je veux qu'il évolue, qu'il devienne un homme fort et sûr de lui, un homme qui prend des décisions, qui souhaite s'améliorer et cherche à offrir le meilleur à sa compagne (moi), mais aussi à lui.

Non, il se contente de ce qu'il est, de ce qu'il a, toujours. Acheter une maison, trouver quelque chose qui lui plaise vraiment, expérimenter de nouvelles choses, tout cela ne l'intéresse pas. Si seulement il était un zeste plus dynamique qu'une étagère, et un filet plus ambitieux, ce serait l'homme parfait, mais vraiment parfait, de ceux qu'on met sous copyright et dont on crée une appli. Pas Edoardo ! Son petit boulot commode et tranquille près de chez nous lui convient ; cela ne le dérange pas de déboursier la moitié du loyer tous les mois, d'aller manger chez sa mère une fois par semaine. Par-dessus

tout, il se contente de ce que je suis, du moment que je suis là. Toujours. C'est ce qui me ronge. J'ai l'impression d'être piégée. Le piège de l'homme idéal.

C'est pour cela que je bosse comme une folle. Je travaille tout le temps, le samedi et le dimanche aussi, je travaille sur le canapé, dans mon lit, dans mon bain... Au point que j'ai l'impression d'avoir la marque de mon ordinateur tatouée sur les cuisses. Et quand je ne travaille pas, je cuisine des desserts jusqu'à épuisement. Moi qui hais les trucs sucrés ! Et ça pourrait continuer comme ça éternellement.

Sauf si je fais quelque chose.

2

– Paola, je suis en retard !
Je hurle dans mon téléphone en me précipitant hors du métro et en me cognant dans un père Noël qui veut absolument me donner un flyer pour un déstockage de chaussures, pendant que je fais de mon mieux pour ouvrir mon parapluie sans faire tomber dans une flaque d'eau (malgré ma tentation énorme) l'énorme enveloppe kraft qui renferme les épreuves d'un roman historique ennuyeux à mourir sur la double vie d'Anne Boleyn. Comme il a été écrit par un ami de mon boss, j'ai dû lire pendant toute la nuit.

– Cela ne vous dérange pas ? m'a-t-il dit hier soir à huit heures et quart, négligeant le fait que j'avais déjà dépassé de deux heures mon horaire de travail.

Moi, j'ai répondu :

– Pas de problème.

Puis, une fois qu'il a refermé la porte, j'ai jeté l'enveloppe par terre et j'ai sauté dessus à pieds joints, plusieurs fois, en me traitant de cruche. Mais c'était déjà trop tard. Il m'avait encore eue. Depuis qu'il a évoqué la possibilité de me promouvoir au poste de responsable éditorial, il me tient par les... Non, je ne le dirai pas ! Donc, si je travaillais dix heures par jour avant, aujourd'hui j'en suis à douze et, le jour où j'obtiendrai ma promotion, je passerai à quatorze. Ai-je vraiment le choix ? J'avoue que non. Le travail est le seul aspect de ma vie qui ne me déçoit pas et qui est la preuve tangible qu'il y a au moins une chose que je sais faire. Peut-être la seule. Dans mon job, je contrôle tout, je connais le terrain, je

sais anticiper les demandes et, pour tout dire, lorsque la pile de boulot augmente sur mon bureau, j'éprouve un frisson d'excitation, mais, chut... Je n'arrive pas à croire que j'ai dit ça !

– Je suis là dans dix minutes, dis-je à Paola sans cesser de courir sous la pluie. Le temps de trouver un bus et j'arrive. Écoute, j'ai fini ce fichu bouquin à trois heures du mat !

– Il est fou de rage, si tu savais, Fran ! T'as intérêt à te magner.

– Fou de rage comme la fois où la nouvelle du service presse avait demandé à Umberto Eco s'il avait déjà publié un livre ?

– Non, fou de rage comme la fois où il a refusé la trilogie de *Twilight* en déclarant que les histoires de vampires n'intéressaient personne.

– Aïe ! Je crois que je ferais mieux de prendre un taxi, alors.

Nous sommes toutes à la merci de l'humeur de Mister Big. Nous l'avons surnommé comme ça, non pas parce qu'il nous rappelle le beau gosse qui épouse Carrie Bradshaw, mais parce qu'il s'appelle Bigazzi et qu'il est doté d'un ego démesuré. L'énorme B qui campe au-dessus des portes de sa maison d'édition dans la très luxueuse Via della Spiga de Milan en est l'illustration parfaite.

Je monte les trois volées de marches à toute allure (je ne tiens pas à perdre deux précieuses minutes d'engueulade en attendant l'ascenseur) et, lorsque j'ouvre la lourde porte en bois massif, Beatrice, la secrétaire, se contente de lever les yeux au ciel en me montrant la salle de réunion avec le combiné de son téléphone.

Les hurlements qui proviennent de l'autre côté de la porte vitrée sont sans équivoque : heureusement, c'est encore le tour du service presse qui, comme d'habitude, a droit aux pires invectives. Je lisse ma jupe et mes cheveux du mieux que je peux et j'ouvre la porte le plus doucement possible en essayant de ne pas me faire remarquer. À l'atmosphère tendue et aux visages horrifiés, je réalise que nous sommes en plein milieu de la grande scène du deux.

Les éditions Bigazzi au grand complet sont réunies autour de la table ovale. Évidemment, il n'y a que des femmes, dans la mesure où Mister Big est totalement incapable d'affron-

ter d'autres chromosomes XY. Les filles de la presse ont la tête baissée, et la dernière arrivée en date tremble comme un marteau-piqueur. Toutes, sauf Paola et Annamaria, sa responsable, une analphabète persuadée que, sans elle, toute l'édition italienne s'écroulerait. D'ailleurs, au point où nous sommes arrivés en Italie, il se pourrait qu'elle ait raison. Lorsque le sieur Bigazzi est en mode « Je vais toutes vous virer », il est totalement inutile de tenter de le raisonner ; il faut simplement avoir la patience de le laisser se défouler et encaisser les insultes qu'il (une fois l'orage passé) nie impassiblement avoir proférées. Au début, je me vexais à mort et, sanglotant, je lui laissais ma lettre de démission sur son bureau une fois par semaine, lettre qu'il mettait régulièrement à la corbeille sans même l'ouvrir. Puis, j'ai commencé à laisser faire, et, pour finir, cela fait dix ans que je suis ici. Quand on dit que le temps passe vite !

Je m'assieds à la table, à côté de Paola qui mâche du chewing-gum et dessine des cercles concentriques sur l'ordre du jour en signe de protestation et de total désintéret. Elle est la seule qui lui tient tête, et je crois que, secrètement, Mister Big l'apprécie parce qu'en dépit des menaces régulières de licenciement, il ne l'a jamais renvoyée. Pas comme les soixante-six filles du service presse qui ont fait un court séjour chez nous depuis dix ans. À la fin, nous avons même renoncé à mémoriser leurs prénoms et nous ne nous préoccupons plus de leur montrer comment faire les photocopies. En général, elles ne restent guère plus d'une semaine, et l'essentiel est qu'elles apprennent comment fonctionne la machine à café.

– Ah ! Francesca, vous voilà enfin, m'accueille Mister Big en retirant ses lunettes. Vous avez décidé de nous faire l'honneur de votre présence ? La nuit a été bonne ?

Je réponds par un signe d'assentiment. Je sais qu'il est inutile de lui dire que, grâce à son fichu bouquin, je n'ai dormi que quatre heures en rêvant qu'on me coupe la tête.

– Vous n'avez peut-être pas tout compris, mais je peux tout à fait fermer boutique et vous jeter à la rue toutes autant que vous êtes. Des incapables, voilà ce que vous êtes ! Un gamin

de l'école élémentaire se débrouillerait mieux que vous et me coûterait beaucoup moins cher.

– J'ai quelques doutes là-dessus, patron. J'ai calculé que même les enfants vietnamiens qui assemblent les chaussures pour Nike gagnaient plus que nous ! déclare Paola sans relever la tête.

Bigazzi devient écarlate, et je crains un moment qu'il lui jette le cendrier en cristal à la tête. Mais il se domine, uniquement pour continuer sa diatribe.

– Vous avez réussi à faire foirer le lancement du livre de Spampinato parce que vous n'êtes pas foutues d'utiliser un téléphone ! Il m'appelle tous les jours et j'en prends pour mon grade, mais qu'est-ce que je dois lui répondre ? Que mes employées sont tellement abruties qu'elles ne savent même pas comment on contacte la presse ? Qu'elles ignorent le fonctionnement d'un téléphone ?

Sans cesser de hurler, il brandit son portable et se met à taper sur des touches au hasard en ajoutant :

– Observez avec attention ! Voilà comment on fait ! crie-t-il comme un possédé. Vous tapez sur les touches avec des numéros et vous attendez que la personne réponde. Tu as compris ? Oui, toi, *minus habens* aux cheveux longs ? aboie-t-il en direction de la pauvre stagiaire qui éclate en sanglots et file sans demander son reste.

– Soixante-sept, commente placidement Paola sans cesser de gribouiller.

– Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à vouloir travailler, vous, les femmes, reprend-il sans respirer. Vous seriez si bien chez vous avec vos gosses et vos copines. Pourquoi ne pas vous trouver un pigeon qui vous épouse et vous entretient au lieu de venir me gâcher la vie ?

S'ensuit un tousotement.

– De toute évidence, cette jeune femme..., intervient Annamaria avec l'intention claire de décharger sur la dernière arrivée sa propre négligence et sa nullité absolues.

Sauf que ce n'est pas non plus son jour.

– C'est vous qui êtes censée superviser le service de presse,

non ? Vous avez pigé ? grogne Bigazzi, dont le visage a viré au pourpre. Vous croyez que je vous paie pour quoi ? Pour vous faire les ongles ?

– Sans oublier le drainage lymphatique, observe Paola qui a l'air décidée à se faire virer.

Annamaria encaisse en se contentant de foudroyer Paola du regard. Je la connais bien, je sais qu'elle le lui fera payer cher.

– Et vous, éditrices de mes deux ! tonne-t-il en se tournant vers Silvia et moi.

Le premier jour de son embauche, la jeune femme ressemblait à Kate Moss et, à présent, on dirait qu'elle vient de débarquer d'un canot de réfugiés clandestins.

– Ne vous ai-je pas répété cent fois ce qui fait vendre des livres ? Le sexe ! LE SEEEEEEXE ! DU SEXEEEEUUU ! hurle-t-il comme un retraité qui fait une overdose de Viagra.

Je m'agite sur ma chaise, un peu mal à l'aise étant donné que, ces dernières années, je considère le sexe comme un diabétique considère la barbe à papa. Comme il a également refusé *Cinquante Nuances de Grey*, le patron cherche désormais à nous faire ajouter des scènes de sexe, y compris dans les manuels de cuisine.

– Hum... Nous ne l'ignorons pas, dis-je dans une tentative d'explication, mais... vous voyez, c'est plutôt difficile..., heu..., d'insérer..., hum..., du sexe dans un ouvrage qui traite du feng shui pour les chats.

– Je veux du sexe, même dans les bouquins de jardinage, compris ?

– Certes, mais l'auteur a quatre-vingt-neuf ans et il nous a paru difficile d'insister davantage...

– VOUS DEVEZ FAIRE CE QUE JE VOUS DIS, MOI, C'EST CLAIR ? glapit-il en postillonnant abondamment. Ici, c'est MOI le chef et ici, on fait comme MOI je décide !!! Sinon, c'est la porte.

Je jure que je ne l'ai jamais vu comme ça. Même Paola évite de faire de l'esprit. On dirait Jack Nicholson dans *Les Sorcières d'Eastwick*, lorsque Cher, Michelle et Susan plantent l'aiguille dans la cuisse de la poupée vaudou.

Gênées, nous nous levons en veillant à ne pas faire grincer nos chaises et, tête basse, nous sortons en file indienne sans dire un seul mot.

– Francesca, restez ici. Je n'en ai pas fini avec vous, ordonne-t-il.

À l'aide ! Je soupire et je me retourne lentement après avoir affiché mon meilleur sourire sur mon visage. J'ignore ce qui m'attend et, dans le doute, je sors l'enveloppe kraft de mon sac et je la lui tends.

– Voilà le livre de votre ami. Je l'ai pratiquement entièrement réécrit, mais maintenant, il est présentable. J'y ai passé toute la nuit et...

– Je me fiche bien du bouquin de ce débile ! me coupe-t-il en m'arrachant l'enveloppe des mains pour la projeter derechef dans la corbeille, faisant ainsi tomber le cadre numérique où s'affichent les photos de sa femme ukrainienne et de leurs trois pinschers nains.

– Savez-vous quelle différence il y a entre vendre des livres et vendre des chaussures ? me demande-t-il en rajustant sa cravate.

Je secoue lentement la tête et continue à fixer la corbeille contenant mes heures de sommeil perdues.

– Aucune ! lance-t-il fièrement en remettant le cadre en place. Absolument aucune, ma chère. C'est un produit comme un autre, et les Chinois l'ont compris bien avant nous. Des prix bradés, les gens achètent et... BOUM ! les ventes explosent ! poursuit-il en mimant la progression d'un missile de la main.

– Oui, mais... et la qualité ?

Belle tentative, mais il riposte comme si je parlais ourdou.

– La qualité ? Quelle qualité ? Qui s'intéresse à la qualité de nos jours ? Ce truc de merde, par exemple, ajoute-t-il en agitant le fichu cadre devant mes yeux. Combien ça coûte, hein ? Trente, quarante euros. Et ça sert à quoi ? À rien du tout ! Il finit par se casser et on le largue à la benne ! termine-t-il en lançant l'appareil dans la corbeille.

– Voilà comment fonctionne le marché : il faut faire croire aux consommateurs que, s'ils ne possèdent pas un objet donné, ils ne sont rien, personne, et, si on peut les pousser à dépenser,